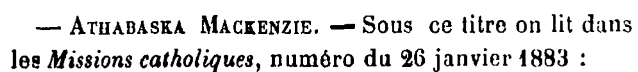
voir tour à tour tous les jours. Mardi dernier, j'allai lui rendre ma visite comme de coutume. Il me parut plus agité, quoique pas plus mal, et ne cessa de me crier : *Ayamihestamawin !* (prie pour moi ! prie pour moi !) Je priai pour lui à haute voix, de manière à ce qu'il pût entendre et comprendre ; je lui dis ensuite quelques mots de consolation, et je partis après lui avoir fait baiser mon crucifix. Quelques heures s'étaient à peine écoulées, qu'un sauvage, son parent, vint nous apprendre sa mort.

Quelques catéchumènes adultes viennent de temps en temps se faire instruire.

Aujourd'hui, après la grand'messe, j'ai baptisé un petit garçon nouveau-né, que son père infidèle nous a apporté lui-même.





— ATHABASKA MACKENZIE. — Sous ce titre on lit dans les *Missions catholiques*, numéro du 26 janvier 1883 :

« Le R. P. LECORRE, oblat de Marie Immaculée, missionnaire apostolique, en ce moment en France, nous écrit d'Hyères, le 14 janvier 1883 :

« J'ose solliciter, à titre de voyageur arrivant du fond de l'Amérique du Nord, nn petit coin de vos colonnes hospitalières pour faire connaître l'épreuve dont nous sommes menacés. Nous avons une école-orphelinat, qui représente un passé de quinze années de travaux et de sacrifices hors ligne, qui nous console dans le présent, et sur laquelle repose, en grande partie, notre espoir pour l'avenir. Or, cet établissement est menacé de ruine, par suite de notre pauvreté.

« Sur les bords du fleuve Mackenzie, vers le 68e de latitude, Amérique du Nord, à 3 000 lieues d'ici, s'échelonnent, à de grandes distances, nos stations catholiques et celles bien plus nombreuses de la Compagnie anglaise de la baie d'Hudson, chargée de la traite des fourrures.

« Or, parmi ces missions si isolées les unes des autres, une surtout attire l'admiration, le respect et la louange des officiers de la Compagnie, et provoque le découragement chez le ministre ou maître d'école protestant. Avec son clocher élancé, ses blanches maisons de bois à un étage, lavées à la chaux, ses champs cultivés et entourés de palissades; avec sa petite population, surtout, si dévouée et agissante, elle a « l'air décidé des vieux pays », expression en usage pour désigner les contrées civilisées.

« Nos Pères et nos Frères, de toutes les missions du district Mackenzie, aiment à entretenir avec la station centrale de la Providence des rapports fréquents de sympathie et de gratitude. Ils désirent surtout la revoir; car elle a été, pour plusieurs d'entre eux, le berceau de la vie religieuse, le premier champ de l'apostolat, l'autel où ils ont eu le bonheur de consacrer la première hostie. Et, dans leur éloignement actuel, c'est elle encore qui leur fournit les vêtements, prend soin du linge d'église et des ornements.

« MM. les officiers de la Compagnie, qui, à leur passage en traîne ou en bateau, ne refusent jamais de s'asseoir à la table de *la Providence*, ne peuvent s'empêcher de reconnaître les magnifiques résultats obtenus avec de si faibles ressources.

« Nous avons bien des engagés à notre service, disent-« ils; vous n'avez que deux ou trois Frères pour tous ces « travaux extérieurs; il faut donc que ce soit le pur dé-« vouement qui supplée au nombre. »

« Quant aux ministres ou maîtres d'école protestants, qui affluent chaque année, de manière à pouvoir s'appeler « Légion », la mission Providence est, pour eux, un défi permanent jeté à toutes leurs entreprises, à toutes leurs insinuations.

« Ils sont entreprenants, en effet ; ils occupent presque tous les postes de la Compagnie à la fois, fondent des écoles en grand nombre, font venir, à cet effet, de jeunes adeptes des deux sexes. Ils sont riches ; les sociétés bibliques disposent, dit-on, de 75 millions. Quant aux moyens de propagande, tous sont bons, comme me l'a formellement déclaré le fameux ministre qui est à leur tête.

« Outre les Pères, il y a, à la Providence une petite colonie de Sœurs de charité, dont le nom et surtout la présence éveillent partout, même en plein pays sauvage, le respect, l'admiration, l'amour aussi bien de la part des protestants sincères que des catholiques.

« Nos Sœurs ont aujourd'hui une quarantaine d'enfants, orphelins et pensionnaires, des tribus sauvages et des familles métisses. Elles en auraient cent, si la bourse des ministres changeait de main... Mais ce chiffre restreint est encore une puissance qui tient en échec tous les efforts de nos ennemis, car chacun de ces enfants représente la fidélité d'une famille ou même d'une tribu.

« Nous avons un des nôtres au couvent, » tel est le mot d'ordre donné par la famille ou la tribu aux quatre coins du Nord, mot d'ordre que le ministre de l'erreur peut et doit interpréter ainsi : « Inutile de faire auprès « de nous de la propagande ; nous sommes de la religion « des Pères qui ont recueilli nos enfants, des Sœurs qui « se dépensent pour les élever chrétiennement. »

« Et ces familles recevront de temps à autre de charmantes petites lettres. Que de fois, dans telle ou telle mission éloignée de la Providence, ai-je vu les parents, rayonnant de joie et d'un naïf orgueil, m'apporter une de ces précieuses missives ! Ah ! toute une série de sermons les plus éloquents ne les eût pas attachés davantage à notre religion que ces quelques lignes expédiées du Sacré-Cœur.

« Ces enfants, à leur tour, après avoir grandi, se dispersent et forment de jeunes familles chrétiennes, et, grâce à l'éducation reçue, occupent les places les plus honorables dans le service de la Compagnie. Déjà, une douzaine d'entre elles sont ainsi établies : par leur excellente conduite, par leur empressement à venir en aide au missionnaire, par leur zèle à maintenir dans leur entourage et à défendre contre les envahissements de l'erreur l'influence du dogme et du culte catholiques, elles nous donnent la mesure des espérances que nous pouvons fonder légitimement sur cette œuvre bénie.

« Quelle épreuve nous aurions à subir, si la pauvreté nous obligeait à fermer nos écoles !...

« Mais le bon Dieu nous épargnera cette croix, j'ose l'espérer ; et ces quelques lignes, qui passeront sous les yeux de milliers de lecteurs au cœur généreux, éveilleront peut-être quelques sympathies en faveur de notre orphelinat.

« S'il en est ainsi, nous oublierons une fois de plus et la privation de pain, et le froid des nuits passées dans la neige en voyage, et les souffrances même de la faim, pour ne nous laisser aller qu'à la joie de cette pensée : « Nos « Sœurs de charité nous resteront ; avec elles, nos enfants ; « avec nos enfants, la victoire et l'avenir de notre sainte « cause. »

ŒUVRES PASTORALES DE Mgr GUIBERT

CARDINAL-ARCHEVÊQUE DE PARIS (1).

Les Œuvres pastorales du cardinal Guibert, éditées à Tours par MM. Mame, formaient déjà deux beaux et forts volumes justement appréciés du public. Deux autres viennent

(1) Alfred Mame et fils, éditeurs, à Tours.